

clergé. Après le discours d'ouverture, ont eu lieu les promotions d'usage et une distribution de prix aux élèves les mieux méritants. Un certain nombre de thèses, versions et amplifications ont ensuite été lus; quelques fables ont aussi été déclamées, puis la séance s'est terminée par un dialogue anglais entre cinq élèves qui se sont bien acquittés de leur tâche. Le chant et la musique, qui sont de toutes les fêtes au Collège de Ste. Anne, n'ont pas fait défaut en cette circonstance, et ont été goûtés comme toujours.

Les travaux et les succès de la jeune société Saint Louis de Gonzague lui font véritablement honneur, comme l'a déclaré M. le Supérieur dans les quelques mots de félicitations qu'il lui a adressés. Il ne lui reste plus qu'à persévérer pour atteindre le but qu'elle se propose et intéresser toujours ceux qui ont l'avantage d'assister à ses séances.

On répète en plusieurs endroits qu'un volcan menace de surgir sur le côté nord. La chose est possible mais pas du tout probable. Les légères secousses de tremblement de terre y ont été très-fréquentes depuis le 20 octobre; mais nul autre phénomène extraordinaire ne s'y est fait remarquer.

Le bombardement de Paris, commencé le 31 décembre, a continué depuis lors, bien qu'à certains jours il se soit ralenti. Quelques dépêches disent qu'il réussit bien et que même il a causé d'assez sérieux dégâts. Quoique assiégé, et même bombardé, Paris ne semble guère disposé à admettre que la justice de Dieu passe sur lui. S'il l'admettait, on pourrait le regarder comme sauvé; mais, loin de là, des manifestations révolutionnaires, des émeutes éclatent dans son sein. Ce qui attriste davantage, c'est qu'en ces tristes jours l'impie y élève encore la voix et hurle d'horribles blasphèmes. Paris se fie en son courage et en d'immenses travaux de défense qui le protègent; mais il a beau être résolu à lutter jusqu'à la fin, son courage, les prodiges de valeur, son habileté et son industrie ne le délivreront pas de la main de ses ennemis s'il refuse de reconnaître qu'il a péché et d'en faire sincèrement pénitence. Le Dieu, qu'il a outragé et qu'il outrage encore, est le Dieu des armées, le seul qui donne la victoire. Par lui la faiblesse devient force et opère des merveilles. La victoire est si bien entre ses mains que, sous sa protection, quelques centaines de braves écrasent d'innombrables armées, et que les cités les plus puissantes tombent en leur pouvoir.

L'orgueil humain ne veut plus aujourd'hui reconnaître ces vérités qui se lisent à chaque page des divines écritures, et que des faits nombreux et mémorables viennent confirmer. Il prétend que Dieu n'a rien à voir dans les affaires de ce monde, que la prudence, la sagesse, l'habileté humaines doivent seules le diriger, et il ne s'appuie que sur elles. Depuis longtemps cependant ceux qui ont des yeux pour voir sont convaincus que cette prudence, cette sagesse, cette habileté n'entraînent que des mécomptes et n'enfantent que des désastres. Dieu a créé tout ce qui existe, il en est le souverain maître et nul ne saurait se soustraire à sa domination. Il a tout fait avec ordre et sagesse, et il a donné aux hommes des lois qui nécessairement doivent être respectées. C'est donc en vain que les hommes s'agitent dans le dessein de lui échapper, de ne pas se soumettre à ses lois. Jamais ils ne parviendraient à découvrir des voies où l'on ne rencontre pas Dieu. Il faut bon gré mal gré qu'ils le rencontrent sur leur chemin; s'il ne vient pas à eux comme protecteur pour les couvrir de sa miséricorde, il viendra comme juge irrité, tenant à la main les balances de sa justice et les foudres de sa vengeance. Et quand on a lussé la miséricorde de Dieu, qu'on l'a méprisée et que sa justice seule s'exerce, on paie jusqu'à la dernière obole. Les peuples ont oublié ces vérités, ils les apprendront sous les coups.

Vouloir faire des affaires sans Dieu, c'est ce qu'on appelle le

*naturalisme*. Or, le naturalisme qui bannit Dieu de la société, de la famille, de l'éducation, de l'enseignement soit littéraire soit scientifique, qui fait des lois sans Dieu, de la politique sans Dieu, des constitutions sans Dieu, règne aujourd'hui dans le monde civilisé. C'est là la grande erreur contemporaine, la plus monstrueuse de toutes les erreurs; elle les résume toutes. C'est à elle que le saint Concile du Vatican a déclaré la guerre en premier lieu. La France révolutionnaire, qui est la France officielle, professe cette erreur depuis plus d'un siècle. Elle a, autant qu'elle l'a pu, renié son baptême, car qui nie que l'homme ait été placé dans l'ordre surnaturel et qu'il doive agir en tout surnaturellement, renie son baptême; elle l'a, suivant l'énergique expression du grand catholique français, M. L. Veuillot, gratté de son front. Ce crime, elle l'expie, et n'a pas fini de l'expié, en recevant, quoiqu'elle fasse, le baptême de sang. "Que n'étais-je là avec mes Frères," disait Clovis frémissant au récit de la passion de notre adorable Sauveur? Quand la France officielle retrouvera ce sentiment dans son cœur, elle redeviendra la noble et forte France, ses malheurs seront finis.

O prudence, ô sagesse humaines! Vous n'avez cherché d'appui qu'en vous-mêmes! Vous comptiez aller à la victoire, au triomphe, à l'affermissement d'un ordre de choses anathématisé par Jésus-Christ, et vous vous êtes livrées au fouet des vengeances divines! Que vous êtes peu de choses, et que malheureux sont les hommes qui s'acharnent, malgré la connaissance qu'ils ont de votre inuité, à vous rendre un culte! Ils sont nombreux ces hommes et on les rencontre souvent là où il est surprenant de les rencontrer.

Nous revenons souvent sur ces considérations, parce que le Canada a besoin, et plus qu'on ne le croit généralement, de profiter de la leçon que Dieu donne au monde en châtiant la France. Toutes les mœurs, qui ont attiré sur elle la colère d'En Haut, ont eu leur écho, plus ou moins affaibli, en Canada. Le naturalisme ne nous est pas étranger; il nous a été prêché, il vit même et il a pris corps dans les faits. Il suffit de regarder un peu attentivement autour de soi pour le reconnaître. Travaillons donc de toutes nos forces à le faire disparaître, si nous ne voulons pas qu'il nous conduise aux abîmes.

Voici comment un correspondant du *Times*, écrivant en date du 5 décembre, rend compte de ce qu'il a vu sur un champ de bataille entre Villiers et Brie:

"Un des premiers grands groupes de cadavres que je rencontrai, était composé de 60 soldats français. Quelques Saxons et Wurtembergeois étaient étendus autour d'eux; mais les Allemands avaient déjà emporté et enterré la plupart de leurs morts. Le centre du groupe était formé d'une ligne serrée de 46 hommes: on n'aurait pas pu introduire un autre corps dans leurs rangs; ils étaient tombés côte à côte, comme ils se tenaient sous le feu. Il était péniblement évident que beaucoup d'entre eux n'étaient pas morts instantanément.

"Ils avaient probablement vécu plusieurs heures sans une main pour leur porter secours, glacés par la neige qui tombait. Un pauvre garçon était couché sur sa figure; il avait reçu deux coups de fusils; il s'était en partie deshabillé, et était mort avec une main sur chacun des trous de balle. Plusieurs avaient retiré leurs sacs et les avaient placés sous leurs têtes, et sur cet oreiller, avaient rendu le dernier soupir. D'autres avaient leur gourde serrée dans une main, mais n'avaient pas pu retirer le bouchon, et étaient morts sans pouvoir humecter leurs lèvres, dans leur agonie.

"Quelques-uns, dans leurs souffrances, avaient enterré leur figure dans la terre, puis l'avaient retournée vers le ciel, souillée de sang et de poussière, avant d'expirer. D'autres étaient morts dans l'attitude de la lutte, avec leurs poings serrés. Peu étaient